



le ridicule et l'égarée

Lorsque Freud écoute le symptôme et découvre que celui-ci est toujours sexuel, il découvre en même temps autre chose : que la sexualité, elle, est toujours symptôme. Quelque chose fait toujours foncièrement obstacle à la satisfaction, et le sujet parlant vit sa sexualité comme une fonction tout à fait particulière, qui par bien des côtés se dérobe inexplicablement à lui et ne se laisse pas intégrer à son savoir comme les autres fonctions de sa vie. Aussi l'inconscient que Freud invente est-il de part en part tissé de cette face de l'humain qui échappe tant à la satisfaction qu'au savoir.

Si la question de ce qu'il « est » fait courir le sujet, celle de ce qu'il est « *comme être sexué* » le laisse d' une certaine manière toujours en panne : on touche là à la limite de ce qui s'analyse de l'accomplissement du sujet parlant – ou de sa faillite, c'est la même chose. « Le fait que tout ce qui est analysable [est] sexuel ne comporte pas que tout ce qui est sexuel est analysable² », souligne Lacan.

Au point qu'au terme du long parcours de la théorie analytique pour tenter « d'assécher le Zuidersee » (en reprenant la méta-

**Entre l'homme et
l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la
femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le
monde,
Il y a un mur.**

Antoine TUDAL¹

phore de Freud) de notre ignorance sur le sexuel, narguée qu'elle est en particulier par le continent noir du féminin, il faudra admettre que le phallus d'emblée désigné par Freud comme le seul signifiant au moyen duquel nous puissions inscrire le sexuel humain, ce phallus est tout en même temps, si l'on suit Lacan, le signifiant par lequel le manque s'inscrit dans la subjectivité : signifiant du désir, il est le signifiant du « manque-à-être », « le signifiant de la perte que le sujet subit par le morcellement du signifiant³ ».

On ne trouve bien sûr pas de « théorie du signifiant » chez Freud, mais, outre que toute une part de ses interprétations en suppose une, implicite, on est frappé de lire, sous la plume d'Ernest Jones son biographe, qu'immédiatement après la publication en 1900 de son grand œuvre sur les rêves, Freud mit en chantier « sur deux tables contiguës » la rédaction de deux manuscrits dont les thèmes « découlaient des idées émises dans *L'interprétation des rêves* » et qu'il « rédigeait suivant son état d'esprit, tantôt l'un tantôt l'autre » : c'étaient les *Trois essais sur la théorie sexuelle* et *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, celui de tous ses ouvrages où Freud

¹ In « Paris en l'an 2000 », cité par Jacques Lacan, *Ecrits*, Edition du Seuil, 1966, p. 289.

² *Ibid.*, p. 730.

³ *Ibid.*, p. 715.

s'approche le plus d'une élaboration d'une logique du signifiant. Le cas d'une si étroite interpénétration dans la composition de deux travaux, parus l'un et l'autre en 1905, est unique chez Freud, note encore Jones⁴. Cela dura cinq ans, Freud accumulant les matériaux des deux côtés à la fois...

La conception freudienne de la sexualité reçoit ainsi des circonstances de son écriture un éclairage bien particulier qui conforte la lecture lacanienne d'un sexuel entièrement pris dans « les défilés du signifiant » – ce qui nous met bien à distance de cette sorte de pansexualisme triomphant que certains continuent à prêter à la psychanalyse, comme de toute perspective de normativité : s'il est un domaine où le destin de chacun se scelle dans un lieu inatteignable, c'est bien celui de son « choix sexuel ». De même, si le phallogocentrisme que Freud maintenait obstinément contre les Jones et autres Karen Horney est confirmé, avec la rectification apportée par la reconnaissance de l'autonomie du symbolique – nous y viendrons –, comme pivot de toute la théorie analytique, ce phallogocentrisme a très exactement le sens contraire d'un phallogocentrisme : ce serait plutôt le talon d'Achille de tout être parlant !

La pierre d'achoppement de la théorie, en tout cas. Car récuser la thèse d'Ernest Jones et de Karen Horney selon laquelle l'absence dans l'inconscient de représentations de l'organe féminin n'était pas la conséquence d'une ignorance primitive mais celle d'un déni secondaire, récuser ces thèses, donc, implique que l'on relève le défi de penser la spécificité féminine pour elle-même – si l'on espère penser la différence des sexes autrement qu'en s'appuyant sur le principe prêté ironiquement par Lacan à Jones : « le principe du « chacun son » : aux boys le phalle, aux girls le c... »⁵.

Lacan avait une jolie formule pour laisser entendre ce qui est en jeu de part et d'autre : il y a toujours, disait-il, quelque chose de ridicule chez l'homme et quelque chose d'égaré chez la femme.

Affirmation quelque peu énigmatique certes... Ce texte se propose de se laisser interroger par elle et de lui donner raison, mais, il faut l'avouer, non sans quelque arrière-pensée. S'il est de bon ton par les temps qui courent de s'en prendre, avec véhémence parfois⁶, à la théorie analytique, encore faut-il s'en prendre à ce que cette théorie défend effectivement. Ce n'est pas toujours le cas et ce texte est aussi une protestation contre cet état de chose. Quand on sait à quel point le malentendu entre le « sens commun » et la psychanalyse est permanent et inévitable du fait de la résistance à l'inconscient, il n'y a peut-être pas à s'étonner de ce que ce malentendu culmine formidablement dès qu'on touche à la question dite de « la différence des sexes » – il y a à cela mille raisons, dont « l'horreur de la castration », comme disait Freud, n'est pas la moindre... Raison de plus pour rendre à la théorie ce qu'elle peut avoir de cohérence et de consistance : ce que nous nous proposons de faire ici en suivant le fil rouge de cette question nucléaire et combien sensible du phallus. Fil rouge – ou, mieux encore, véritable colonne vertébrale de toute la théorie analytique – qui court de Freud à Lacan et qui nous guidera, nous le verrons, vers l'ouverture de la formule de Lacan.

Il est frappant de voir que les premiers mots de Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* de 1905 sont pour faire une double constatation : « il manque au langage populaire une désignation équivalente au mot de « faim » pour parler de la pulsion sexuelle (Freud propose alors « libido ») et, par ailleurs, « l'opinion populaire se forme des représentations tout à fait arrêtées sur la nature et les propriétés de cette pulsion sexuelle. [...] On constate que [ces propos] regorgent d'erreurs, d'inexactitudes et de présupposés hâtifs.⁷ » Un trou dans les mots, donc, et un faux savoir pour boucher ce trou.

Dix ans après, dans sa préface à la troisième édition, Freud dont les *Essais* avaient provoqué un scandale retentissant et suscité une réprobation d'une intensité féroce⁸ (alors que *L'Interprétation des rêves* avait été reçue dans l'indifférence et que *Le mot d'esprit* était passé totalement inaperçu), Freud proteste. Devant « les malentendus que suscite [cette publication] et les attentes qu'elle ne saurait satisfaire », il détrompe ses détracteurs : « ces essais ne peuvent rien contenir d'autre que ce que la psychanalyse oblige à admettre ou permet de constater ». Et il avertit : « il est exclu, de ce fait, que [ces essais] se soient jamais prêtés à ce qu'on les étende à une « théorie sexuelle », et il est compréhensible qu'ils ne prennent nullement position sur certains problèmes de la vie sexuelle.⁹ » Pas de savoir « scientifique », donc, qui viendrait faire pièce au faux-savoir, mais le gain, pas à pas, de ce que l'on pourrait appeler des « îlots de conviction », que Freud, en clinicien qui ne peut ignorer ce qu'il entend de la bouche de ses patients, défendra contre vents et marées. Il ne démordra pas sur les « faits », mais se refusera à en faire des « justifications théoriques ». « L'utilisation de l'analyse comme arme de controverse ne peut mener clairement à une décision¹⁰ », écrit-il par exemple lorsqu'il se demande si « la relation réciproque du complexe d'Œdipe et du complexe de castration donne au caractère féminin son empreinte comme être social.¹¹ »

Dans ces îlots de conviction, trois tiennent une place particulière par la violence avec laquelle ils viennent heurter l'idéologie égalitaire : ce sont « le primat du phallus », la conclusion qu'« il n'y a qu'une seule libido et qu'elle est d'essence masculine », ainsi que la formule « l'anatomie c'est le destin ».

Or ces trois propositions, loin d'être des assertions qui viendraient clore le débat, sont bien davantage, pour les deux premières du moins, le témoignage de l'étonnante acuité de Freud qui, au regard du matériel clinique, ne peut pas céder sur les conclusions auxquelles il aboutit, conclusions qu'il présente avec les mots et les concepts dont il dispose alors.

Quant à la troisième – le fameux destin –, on lui fait dire à peu près l'inverse de ce qu'elle dit : on y entendrait que l'anatomie préjugerait tout crûment, dans une sorte de fatalité, de l'identité sexuelle. Or, le « réel » du corps, aussi incontournable soit-il, ne fait pas ce qui s'appelle une identité. Bien différemment, ce que pose la psychanalyse, c'est que rien dans l'opposition biologique des sexes ne décide a priori de l'issue : rien n'y prédétermine, ni rien n'y garantit une identité sexuelle et ses conséquences. Par contre, d'entrer comme fille ou comme garçon dans ce procès qu'on nomme « sexuation » (inscription dans une identité sexuelle ou assumption d'un sexe « psychique ») détermine ce qui est mis en jeu par chacun dans le dit procès et ce qu'il aura à y résoudre. C'est même très exactement là-dessus que, de son aveu même, Freud ne va pas cesser de buter : pour le garçon, on

⁴ Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome II, Presses Universitaires de France, 1961, pp.12 et 304.

⁵ Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 555. Jusqu'en 1615 où phallus apparaît, phalle et fallot étaient les formes francisées adaptées du grec et du latin (Robert, Dictionnaire historique de la langue française).

⁶ Voir par exemple Michel Tort, « Quelques conséquences de la différence 'psychanalytique' des sexes » in *Les Temps Modernes*, n°609, juin, juillet, août 2000.

⁷ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard Folio Essais, p. 37.

⁸ Ernest Jones rapporte comment la publication de ces essais « rendirent Freud presque universellement impopulaire » et comment il fut considéré comme « un être à l'esprit malfaisant et obscène. »

⁹ *Ibid.*, p. 28.

¹⁰ Sigmund Freud, « Sur la sexualité féminine », in *La vie sexuelle*, Presses Universitaires de France, 1969, p. 141.

¹¹ *Ibid.*, p. 143.

se fait une idée, mais pour la fille ? Les mauvaises langues résumant ainsi sa réponse : « pour le garçon les choses se passent de telle et telle façon, et pour les filles c'est la même chose sauf que c'est différent¹² ».

S'en tenir là serait faire peu de cas de l'étonnement de Freud devant cet état de fait : quand il s'agit du féminin, « notre matériel devient – d'une façon incompréhensible – beaucoup plus obscur et lacunaire¹³ ». Comme si, dans ce qui résonne ici comme une plainte, Freud n'oubliait pas que c'était la parole des femmes qui était à l'origine de la psychanalyse – la « talking cure » –, ni que c'étaient les hystériques qui lui avaient fait lier d'emblée l'inconscient et le sexuel, en désignant ce dernier comme unique source du conflit psychique ; et Freud se montait comme dépit d'être ainsi laissé en plan par ces mêmes femmes sur la question de leur propre sexualité.

« L'énigme » qui se pose à Freud – l'énigme de la féminité – sera en somme de parvenir à détacher la fille du phallus, alors même qu'il n'y a pas d'alternative au phallus. A cela, il n'aura pas de réponse : jusqu'au bout, il butera sur le roc du « Penisneid¹⁴ ».

La sortie de l'aporie, ce sera Lacan qui la proposera : ce qui était, du côté de Freud « lacune », trou dans le savoir, est subverti par Lacan en « trou dans la vérité ». Dans une première approche, on peut entendre cette formulation d'une façon assez générale : si « la sexualité fait trou dans la vérité », dit Lacan, « c'est que c'est justement le terrain, si je puis dire, où on ne sait pas sur quel pied danser à propos de ce qui est vrai. » Ce trou, « c'est cet aspect négatif qui apparaît dans ce qui est du sexuel, justement de son inaptitude à s'avérer, c'est de ça qu'il s'agit dans une psychanalyse¹⁵ ». Mais, la théorisation se précisant, ce qui ne « s'avère » pas s'infléchit dans le sens de ce qui ne vient « pas-tout » se soumettre à la logique du phallus : ce qui est battu en brèche, c'est que la vérité soit toute-phallique. La question de la femme peut alors se reposer à nouveaux frais : non pas que la femme objecte à la logique phallique, mais elle y fait, pour une part, « exception¹⁶ », exception qui n'enlève rien à cette logique mais y apporte au contraire un « supplément », une part en plus de libido non soumise à la fonction phallique.

Disons-le tout de suite, cela ne va pas sans quelque infraction à la logique dite « classique » : nous verrons que Lacan sera amené à produire un quantificateur, le fameux « pas-tout » (∇) qui n'est pas reçu dans la dite logique. Mais il faut savoir ce que l'on veut : ou bien buter avec la logique ordinaire sur quelque chose qui ne se laisse pas penser, ce « continent noir » de la spécificité féminine, et renoncer devant l'impossibilité de la tâche¹⁷ (tout en ayant d'emblée reconnu, comme l'a fait Freud, que, sur cette « autre scène » qu'est l'inconscient, une autre logique a cours) ; ou bien tenter, comme l'a fait Lacan, de sortir de l'impasse : ce qui est réfractaire à la pensée commune et au

dire, on peut essayer de l'inscrire, fût-ce au prix d'une subversion, voire d'un détournement de la logique classique.

Mais il nous faut repartir du legs freudien.

D'ordre négatif, les quelques propositions qui le composent « évident » en quelque sorte l'évidence.

Selon la première, rien dans l'inconscient ne témoigne d'une inscription de la différence des sexes, ou encore d'une opposition entre masculin et féminin, contrairement à ce que la pensée commune attendrait ; il n'y a en particulier pas de symbole pour l'enfant du sexe féminin, mais un seul symbole pour les deux sexes, le symbole phallique.

La deuxième est que, dans l'inconscient, rien n'inscrit le « génital » en tant que tel ; rien ne détermine le rapport d'un sujet à un autre sujet du sexe opposé. Dit en terme de pulsion, on ne rencontre que des pulsions partielles, morcelées, et aucune « pulsion génitale » globale qui verrait en face d'elle un objet unifié et qui pousserait à l'union sexuelle. Le postulat du « primat du phallus » est pris dans cette affirmation. Ce qu'écrit Freud, c'est exactement : « il n'existe pas un primat génital, mais un primat du phallus¹⁸ ». C'est dire qu'il n'y a pas d'autre inscription du sexuel dans le psychisme de chacun des deux sexes que celle qu'autorise, au terme de la série des objets partiels (sein, fécès etc.), ce dernier « objet partiel » qu'est le phallus. Freud recourt donc au terme de phallus. On est en 1925 et c'est la première fois que le mot paraît, hormis deux allusions aux « phallus ailés des anciens » et au « culte du phallus¹⁹ ». Jusqu'alors, et y compris dans les *Trois essais* de 1905²⁰, on ne rencontre que les expressions « membre viril » ou « organe mâle », ou bien le terme « pénis ». Mais ici il s'agit bien d'autre chose : le phallus n'est pas le pénis ; on change de registre, on passe de la réalité à la représentation ou au symbole²¹ (le choix même du mot phallus est d'ailleurs significatif : *phallus*²², chez les romains, désignait la représentation du membre viril portée dans les fêtes de Bacchus, alors que l'organe viril lui-même était désigné par *fascinum*, *penis* et *puenda*).

En troisième lieu, la notion de pulsion elle-même²³ témoigne d'une autre difficulté à conjoindre sexuel et psychisme : « concept limite entre le psychique et le somatique²⁴ » qu'il faut bien postuler si l'on veut ancrer dans le corps la sexualité, les pulsions sont, de l'aveu même de Freud, « des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination²⁵ ». Tout au contraire de réalités observables, nous n'en connaissons que leurs représentants dans le psychisme, comme « ce qui parvient au psychisme » des « excitations de l'intérieur du corps²⁶ ». Circonspection qui n'empêche pourtant pas que l'on continue à suspecter Freud de biologisme ou de naturalisme...

Du côté des pulsions, il faut encore s'arrêter à ceci : s'il n'y a

¹² Ce qui n'est pas sans pertinence pour un premier temps : voir par exemple cette déclaration, en 1925 (« Différence anatomique entre les sexes » in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 124) : « [...] nous avons toujours pris pour objet l'enfant de sexe masculin, le petit garçon. Nous pensions qu'il doit en aller de même pour les petites filles, quoique, d'une certaine manière, différemment. » Mais, en 1931 (« Sur la sexualité féminine », in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 140), il convient : « nous avons renoncé depuis bien longtemps à nous attendre à un parallélisme étroit entre le développement sexuel masculin et féminin. »

¹³ Sigmund Freud, « Disparition du complexe d'Édipe », 1923, in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 121. Mais des remarques analogues étaient faites dès 1905. Une des premières explications qu'il voyait à ce « voile d'une obscurité encore impénétrable » tenait à « l'étiologie que la civilisation imposait » aux femmes, et d'autre part à leur « discrétion et insincérité conventionnelles » (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 59).

¹⁴ En 1960, Lacan avait une demande du même ordre : « les représentants du sexe, quelque volume que fasse leur voix chez les analystes, ne semblent pas avoir donné leur meilleur pour la levée de ce sceau. [...] Elles s'en sont généralement tenues à des métaphores, dont la hauteur dans l'idéal ne signifie rien qui mérite d'être préféré à ce que le tout-venant nous offre d'une poésie moins intentionnelle », (*Écrits*, op. cit., p. 728). Douze ans plus tard, il en dit un peu plus : « [...] nos collègues, les dames analystes, elles ne nous disent... pas tout ! C'est tout à fait frappant. Elles n'ont pas fait avancer d'un bout la question de la sexualité féminine. Il doit bien y avoir à ça une raison interne liée à la structure de l'appareil de la jouissance » (Jacques Lacan, *Encore*, Editions du Seuil, 1975, p. 54).

¹⁵ Terme introduit en 1917 (Sur les transformations des pulsions, particulièrement dans l'érotisme anal).

¹⁶ Jacques Lacan, « Place, origine et fin de mon enseignement », 1967, in *Essaim* n°5, Printemps 2000, Ères.

¹⁷ A entendre comme dans l'expression « l'exception confirme la règle » ; laquelle expression ne signifie pas que l'exception s'affranchit de la règle, mais qu'au contraire l'exception confirme l'existence de la règle.

¹⁸ Voir par exemple sa déclaration dans sa conférence sur la féminité (« La féminité », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard Folio Essais, p. 155) : « vous êtes maintenant préparés à admettre que la psychologie ne résoudra pas non plus l'énigme de la féminité. »

¹⁹ Sigmund Freud, « L'organisation génitale infantile », in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 114.

²⁰ Dans *L'interprétation des rêves* et *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*.

²¹ La « phase phallique » y figure, mais dans une note de 1924.

²² Freud précise dans le même article (« L'organisation génitale infantile », p. 114), que « le phallus n'est pas représenté par l'ensemble du sexe mâle mais par une partie seulement, le pénis [et, faut-il ajouter, pénis en état de tumescence], aucune attention n'étant portée aux bourses et à leur contenu » : on ne peut dire mieux le détachement du symbole par rapport à l'organe. Amusant de noter aussi que c'est justement la partie laissée pour compte qui connaît l'inflation imaginaire que l'on sait : « avoir des couilles », « en avoir ou pas »...

²³ Du grec phallos, d'emploi tardif en latin (III^e siècle, d'après Gaffiot)

²⁴ Freud emploie le mot de « pulsion » pour la première fois dans les *Trois essais* de 1905, même si la notion énergétique était déjà présente auparavant.

²⁵ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit., p. 83.

²⁶ Sigmund Freud, « Angoisse et vie pulsionnelle », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., 1984, p. 129.

²⁷ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 83

aucune trace dans l'inconscient d'une opposition entre masculin et féminin, on y rencontre par contre une autre opposition – pulsionnelle, celle-là – entre deux pôles : l'actif et le passif²⁷.

Pour Freud, ce n'est qu'au moment de la puberté, à la sortie de la phase de latence, que la polarité sexuelle coïncide avec « masculin » et « féminin ». Entre temps, dit-il, « il y a bien un « masculin », mais pas de féminin » ; l'opposition s'énonce ainsi : « organe génital masculin » ou « châtré »²⁸. On ne peut donc pas dire que Freud identifie le couple actif-passif au couple masculin-féminin : actif-passif *tient lieu* pour le sujet, dans un temps de béance dans le savoir (Freud note qu'il manque de toute façon à l'enfant la connaissance du « rôle fécondant du sperme et [de] l'existence de l'orifice sexuel féminin »²⁹), d'un premier modèle d'opposition entre deux pôles.

Et il ne faudra pas s'étonner, dès lors, de l'affirmation qu'il n'y a qu'une seule libido et qu'elle est d'essence masculine : si le masculin prend pied sur l'actif, la libido ne peut se ranger que de ce côté-là, *l'activité* étant la seule métaphore apte à prendre en charge le pulsionnel.

On se retrouve ainsi, au sortir de ces prémisses, à la tête d'une série de questions : comment, à partir de pulsions et d'objets partiels, parvenir à une pulsion génitale unifiée et à un objet unique (total) ? Comment faire converger « sources » et « affluents » multiples ? Comment s'accomplit « la synthèse des pulsions partielles et leur subordination au primat des organes génitaux » ? Et comment s'établit « ce primat au service de la reproduction »³⁰ ?

La réponse de Freud nous laisse à vrai dire sur notre faim : « les actes sexuels auparavant autonomes, reliés au plaisir et à l'excitation, deviennent des actes préparatoires au nouveau but sexuel : l'évacuation des produits sexuels, dont la réalisation, coïncidant avec un plaisir extrême, met fin à l'excitation sexuelle »³¹. Quant au « procès de trouver un objet », il est « guidé par les ébauches infantiles – ravivées à la puberté³² – d'inclinaison sexuelle de l'enfant pour ses parents et les personnes qui le soignent et [...] il est détourné de ces personnes par la barrière érigée entre temps contre l'inceste pour être dirigé vers d'autres individus qui leur ressemblent »³³.

En fait, il faut bien reconnaître que Freud ne parvient pas à se dégager d'une conception téléologique de la synthèse des pulsions et de leur subordination au primat des organes génitaux. Il supprimera en 1915 cette phrase critiquée, écrite en 1905 : « on peut difficilement méconnaître l'intention de la nature : jeter, au moyen de l'onanisme du nourrisson [...], les bases du futur primat de cette zone érogène sur l'activité sexuelle »³⁴. Mais il ne reviendra pas sur la formulation suivante : « nous pouvons nous attendre à ce que la nature ait pris de solides précautions pour ne pas laisser cette expérience de la satisfaction au hasard », tout en avouant en note : « on ne peut guère s'abstenir, dans les débats biologiques, de recourir à une façon de penser téléologique »³⁵...

Enfin, par delà cette double difficulté, restera encore la question majeure de savoir comment, au travers de ce seul « objet » qu'est le phallus – ou symbole, ou signifiant dans la relecture lacanienne –, pourra se constituer la singularité sexuelle de chacun, étant admis que la différenciation entre un modèle « homme » et un modèle « femme », loin de fonctionner comme guide pour quelque subjectivation que ce

soit, représente bien au contraire le problème même qu'il faut résoudre. En outre, ce qui se montre, s'affiche, s'exhibe parfois dans le rapport à un de ces deux modèles n'a que peu de rapport direct avec les déterminations inconscientes quant au phallus, s'avérant plus leurre, masque voire mascarade qu'aveu d'une vérité.

On sait comment Freud trouve dans le recours à la notion de bisexualité une réponse partielle à cette question de la répartition des sexes : chaque individu, masculin ou féminin, est constitué de la synthèse plus ou moins harmonieuse et plus ou moins bien acceptée d'une proportion variable de masculinité et de féminité. Mais là encore, il avance avec la plus grande prudence : « il est indispensable de se rendre compte que les concepts de « masculin » et de « féminin », dont le contenu paraît si peu équivoque à l'opinion commune, font partie des notions les plus confuses du domaine scientifique [...] »³⁶. Parlant du « développement sexuel [qui] diverge considérablement » selon chacun des deux sexes, il voit celui de l'homme comme « le plus logique [...] alors que celui de la femme va jusqu'à subir une sorte d'involution »³⁷. Et, pour en finir avec cette croyance largement répandue qu'il y aurait une sorte d'évidence hétérosexuelle pour la psychanalyse, relevons encore ce commentaire : « du point de vue de la psychanalyse, par conséquent, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi [...] »³⁸.

Avant de donner quelques points de repère sur la révision lacanienne du complexe d'Œdipe visant à dépasser les apories freudiennes, disons un mot d'une solution « courte », défendue en particulier par la psychanalyse américaine, pour tenter de se tirer de l'embarras où nous laisse la théorie des pulsions partielles : s'il n'y a pas de pulsion génitale « totale », Freud parle néanmoins d'un « stade génital » ; ce stade est ici tiré dans le sens d'une convergence et d'une fusion des pulsions partielles, étayées sur un moi autonome, capable de synthèse et non conflictuel. Mais on entre alors dans un cercle vicieux, puisque Freud le premier a retiré au moi cette capacité de synthèse, en en faisant une instance elle-même imaginaire – et clivée... Il faut de fait tout un détour pour constituer l'objet : la constitution de l'autre comme totalité ne peut se faire immédiatement ; et ce détour ne peut être apporté que par une illusion, l'illusion de totalité que fournit l'image du corps propre, c'est-à-dire l'image narcissique du sujet lui-même. On devine quelle difficulté supplémentaire le principe de cette conception apporte dans le processus de la rencontre de l'objet, puisque, tout en promouvant une conception douteuse, celle d'une « psychologie du moi », elle ne fait au mieux que reporter un peu plus loin le lieu d'une introuvable synthèse...

CASTRATION

C'est en élaborant deux structures à trois registres – ou deux ternaires – que Lacan bâtit une théorie où le phallus se trouve soustrait à sa position d'objet imaginaire parmi les autres objets, pour devenir un *signifiant*, clef de voûte de sa conception du désir

La première de ces structures rompt avec le couple d'opposition binaire *réel-imaginaire*, seul à opérer jusqu'alors. Lacan propose

²⁷ Sigmund Freud, *ibid.*, p. 129, et « L'Organisation génitale infantile », in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 116

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 127.

³⁰ Sigmund Freud, « L'organisation génitale infantile », in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 114.

³¹ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 185.

³² Freud fait cette remarque importante, qu'à ce temps, « le choix d'objet s'accomplit d'abord dans la représentation » (*op. cit.*, p. 169) : c'est dire que la « trouvaille » de l'objet se fait d'abord dans le fantasme.

³³ *Ibid.*, p. 185.

³⁴ *Ibid.*, p. 114.

³⁵ *Ibid.*, p. 109. On notera encore l'embarras de Freud à propos du clitoris : « [...] nous pouvons encore moins lui assigner un dessein téléologique » (*La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 142).

³⁶ *Ibid.*, p. 161.

³⁷ *Ibid.*, p. 143.

³⁸ *Ibid.*, p. 51.

en effet de relire et de réordonner l'expérience freudienne au travers de trois et non plus deux instances distinctes qu'il dégage comme étant déjà à l'œuvre – mais de façon non explicitée – chez Freud : c'est le ternaire *symbolique-imaginaire-réel*. Pour aller très vite, disons que le *réel* ne peut se viser qu'au travers d'une double médiation : *imaginai-re* (champ de la représentation) et *symbolique* (champ du discours, c'est-à-dire des signifiants). Toute l'expérience humaine est prise – et est à déchiffrer – dans le nouage de ces trois registres.

La seconde structure est, elle, centrée sur les modes de rapport à l'objet, ou sur le statut de l'objet que la prise du sujet dans la parole détermine : il s'agit du ternaire *besoin-demande-désir*. De par l'intervention du langage, l'objet perd presque d'emblée sa fonction d'objet de *besoin* (de satisfaction immédiate du besoin) pour devenir l'objet en jeu (ou l'enjeu) dans la *demande* – à l'autre et de l'autre ; et, impliquant alors la réponse ou la non-réponse de l'autre (qui est mis de ce fait en position de celui qui accepte ou qui refuse), la logique dans laquelle est pris cet objet fait apparaître comme au-delà de la *demande* une autre dimension, la dimension du *désir*.

Tant que ces délinéaments n'étaient pas mis en évidence, le phallus ne pouvait être considéré que comme un objet de demande : quelque chose d'attendu ou d'espéré ; quelque chose de jaloué quand on ne l'a pas, ou que l'on peut craindre de perdre quand on l'a. Mais, reconnaît-on au delà de la demande le registre du désir, qu'un tout autre statut se dessine pour le phallus. Avant de dire lequel, il est à noter que du même mouvement, dans le premier ternaire – *symbolique-imaginaire-réel* –, le phallus change également de statut : cet objet qui, on l'a dit, était un *objet imaginaire*, est promu dans le registre du symbolique, conçu alors comme *signifiant*. Il deviendra le signifiant du désir même : le désir ne s'ouvre pour le sujet qu'à la condition d'accepter de se confronter avec la défaillance, le manque, la mort.

La dialectique lacanienne concernant le phallus est d'une exceptionnelle richesse et court tout au long de son enseignement. On ne peut ici qu'esquisser sa place au carrefour des problématiques en jeu.

L'anatomie n'est pas seule à faire destin : pour l'être humain, bien davantage, son destin est-il d'être, de par sa nécessaire entrée dans le langage, dans une primitive et radicale dépendance à l'égard de l'autre comme siège de la parole (ce qui s'écrit *Autre* pour indiquer l'absolu de cette nécessité, et connoter un « lieu » qui déborde tout autre concret). De cet originaire assujettissement où le désir se dessine d'abord comme *désir du désir de l'Autre*, le sujet aura à s'arracher en reconnaissant et assumant une double défaillance : défaillance du côté de l'Autre qui ne peut être rencontré que comme faisant preuve de son impossibilité à répondre à ce que le sujet attend de lui ; et, réciproquement, défaillance du côté du sujet qui se vit comme faisant l'épreuve d'une même impossibilité, celle de sa tentative d'être à la hauteur de ce qu'il imagine que l'autre attend ou veut de lui.

Lacan montre comment c'est à la problématique phallique (celle de la « phase phallique » de Freud) que s'accroche cette double impossibilité : en bref, c'est en s'identifiant au phallus que le sujet pense répondre au désir qu'il prête à la mère (à partir de ce qu'il croit entrevoir chez elle comme possibilité de manque), tentant, dans la

même opération, de se garantir lui-même de tout manque, du côté de l'autre comme du sien propre. Il faudra l'intervention d'un élément tiers, d'un signifiant qui fonctionne dans l'Autre, comme étant celui de la Loi, pour l'amener à regarder ailleurs et l'arracher à son assujettissement incestueux à la mère. Le phallus – puisqu'il n'y a que lui – restera le support de cette intervention en opérant une sorte de subversion : d'élément imaginaire, « plein » si l'on peut dire, en jeu dans la demande, il devient « signifiant du désir » qui témoigne comme « en creux », négativé, d'une série de renoncements, mais aussi, tout autant,

d'interdits – et plus fondamentalement encore de la reconnaissance de l'interdit en tant que tel. Renoncement à tout ce qui est de l'ordre de la complétude phallo-narcissique, ce qui se traduit à la fois par l'abandon de la jouissance auto-érotique et par la frappe dans l'image narcissique de quelque chose de l'ordre d'un manque ou d'une absence. Renoncement également à l'espoir que le sujet soit « comblant », mais aussi que l'autre soit « comblable »

Cette dialectique où le signifiant phallique fonctionne, ainsi qu'on a pu le dire, comme la case vide du jeu de taquin (ou de pousse-pousse), qui permet la circulation et la mise en ordre de tous les autres éléments, cette dialectique a été resserrée par Lacan en trois alternatives successives : « être ou ne pas être le phallus » ; « être ou avoir le phallus » ; « avoir ou ne pas avoir le phallus ».

Cela peut se dire encore d'une autre façon : tant que je reste accroché à cette image d'un phallus plein, érigé, pour ne pas dire brandi, à cette croyance que sa posses-

sion est la condition de ma possibilité de satisfaire l'autre, et que, parallèlement, je peux trouver dans l'autre une sorte de garant ou de garantie dont je pourrai tout attendre, je demeurerai à la merci, devant tout accroc, de la déception mais aussi de l'angoisse. Ne pouvoir être conforme à l'attente prêtée à l'autre, ou voir l'autre défailir devant l'attente qui est la mienne à son égard, se dit alors en terme d'*impuis-sance* – et relève de l'imaginaire. Mais le phallus survient-il à sa place de signifiant (« élevé au rang » de signifiant), comme cette marque structurelle qui inscrit le manque au cœur du désir, alors les mêmes « manquements » ou les mêmes défaillances ne se diront plus *impuis-sance* mais *impossibilité* – et connoteront le symbolique. C'est là tout le sens de la promotion du concept de castration chez Lacan. Tant que l'on en reste à une conception imaginaire du phallus, l'image de castration qui en est comme l'ombre portée ne peut se signifier que dans le même registre : la castration est alors liée à la perte – imaginaire, passée ou à venir – (complexe de castration) et donne son fond à l'angoisse (angoisse de castration). Mais, donne-t-on un autre sens – symbolique cette fois – à cette « perte », comme celle, du fait du langage, d'un objet de tout temps et définitivement perdu (c'est ce que Lacan nomme « l'objet a » qui ne sera jamais « trouvé » mais toujours « retrouvé » au travers du fantasme qui entretient et soutient le désir, désir dont cet objet perdu fonctionne en quelque sorte comme la « cause »), que le sens de cette castration change à son tour : la castration symbolique est cette assumption qui assure l'ouverture du désir, prix à payer, telle la livre de chair de Shylock³⁹, mais aussi reconnaissance de la loi d'interdit que porte, au delà de toute parole d'un père, l'instance purement signifiante dite du Nom-du-Père.



³⁹ William Shakespeare, *Le marchand de Venise*.

La formule « le désir c'est le désir de l'Autre » vaut tout particulièrement pour l'inscription de chaque sujet d'un côté ou de l'autre de l'opposition signifiante homme/femme. On l'a dit, cette bipartition n'a aucune référence *a priori*. Il n'y a aucune signification universelle et préétablie qui viendrait se ranger sous ces deux signifiants. Pire, ce qui vaut pour la définition générale du signifiant – chaque signifiant est ce que tous les autres ne sont pas – ne peut ici nous être d'aucune utilité : on ne peut pas dire qu'est masculin ce qui n'est pas féminin ni qu'est féminin ce qui n'est pas masculin ; masculin et féminin ne sont pas dans un rapport de complémentarité qui ferait que chacun aurait ce qui manquerait à l'autre.

Se déclarer d'un sexe ou d'un autre ne peut se faire que par une opération d'identification – dite « sexualité » – dans laquelle chaque sujet, en retour sur son « destin anatomique » et par le biais de son rapport au phallus et à la castration, sera amené à s'enrôler, au travers de certains traits (ou idéaux : sociaux, culturels) qui font départage entre hommes et femmes dans ce qu'il est convenu d'appeler une « identité sexuelle ».

Simone de Beauvoir écrivait : « on ne naît pas femme : on le devient⁴⁰ ». Quelle plus belle illustration de la « croyance » dans le phallus imaginaire qu'une telle déclaration⁴¹ ! Comme si les hommes étaient plus épargnés que les femmes par ce devoir d'avoir à devenir : aucun organe n'est source de quelque vérité que ce soit, et la présence n'est gage d'aucun privilège ni n'offre aucune facilitation par rapport à l'absence. Il suffit pour s'en convaincre d'entendre comment certains garçons vivent les manifestations de leur sexe – plus particulièrement au moment de la puberté, mais pas seulement – comme celles d'un corps étranger difficilement intégrable dans leur subjectivité⁴². Qui le dit avec plus de délicatesse que Proust – un connaisseur ! – qui parle de cette « place qui chez l'homme s'enlaidit comme du crampon resté fiché dans une statue descellée⁴³ » ? Encore une fois, il n'y a d'évidence d'aucun côté et rien dans le psychisme ne permet « de se situer comme être de mâle ou être de femelle⁴⁴ ».

Reste donc le seul rapport au phallus et à la castration. Contrairement à Freud qui attribuait deux positions opposées au garçon et à la fille lors de la sortie (et de l'entrée) de l'Œdipe⁴⁵, Lacan laisse les deux sexes dans une problématique identique : renoncer successivement à être le phallus pour combler le manque maternel, puis à l'avoir dans un assujettissement à la demande de l'autre qu'il y aurait à satisfaire. Mais chaque sexe renoncera à sa manière à l'être puis à l'avoir : très schématiquement, le garçon renonçant à avoir le phallus aura à s'identifier au père pour « avoir en poche tous les titres pour s'en servir par la suite ». Quant à la fille, elle aura appris de quel côté se tourner pour trouver le phallus.

⁴⁰ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard Folio Essais, Tome II, p. 13. « Ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin », propose-t-elle (*ibid.*).

⁴¹ Croyance au demeurant « avouée » par notre auteur pour qui, chez la femme, « le désir de possession avorte faute d'un organe dans lequel s'incarner » (*ibid.*, p. 155) ; ou encore, « aucun organe ne permet à la vierge d'assouvir son érotisme actif » (*ibid.*, p. 156). Elle n'hésite pas à affirmer que, pour ce qui concerne l'homme, « après le rut, il obtient une complète délivrance qui s'accompagne à coup sûr de plaisir » (*ibid.*, p. 147) ; « qu'il soit homme va de soi » (Tome I, p. 14) et « il saisit son corps comme une relation directe et normale avec le monde » (*id.*, p. 15). En un mot, « le sexe de l'homme est propre et simple comme un doigt » (Tome II, p. 166) !

⁴² Lorsque, à en croire Freud du moins, ce serait plutôt un sentiment de familiarité qu'éprouveraient les fillettes devant le même phénomène : « Les décharges spontanées de l'excitation sexuelle, écrit-il, qui sont justement si fréquentes chez la petite fille, se manifestent par des spasmes du clitoris, et les fréquentes érections de ce dernier permettent à la petite fille de juger correctement des manifestations sexuelles de l'autre sexe, même sans instruction préalable, en transférant simplement sur les garçons leurs propres processus sexuels. » (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, p. 163).

⁴³ « Laideur », aux yeux de Proust épanouie aux femmes : « Et son ventre (dissimulant la place qui chez l'homme s'enlaidit comme du crampon resté fiché dans une statue descellée) se refermait à la jonction des cuisses, par deux valves d'une courbe aussi assoupie, aussi claustrale aussi reposante que celle de l'horizon quand le soleil a disparu. » Marcel Proust, *La Prisonnière*, Bibliothèque de la Pléiade, tome III, p. 587.

⁴⁴ Jacques Lacan, *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Editions du Seuil, 1973 (séminaire de l'année 1964), p. 186.

⁴⁵ « Tandis que le complexe d'Œdipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration. » (« Quelques conséquences de la différence des sexes », in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 130).

⁴⁶ Jacques Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », in *Écrits*, *op. cit.*, p. 730.

Toutefois, plutôt que par cette manière de dire qui risque d'être entendue de façon quelque peu psychologisante, et qui ne nous met pas à l'abri d'une imaginarisation de l'instance phallique, c'est dans une formule purement « langagière » – puisque l'inconscient est structuré comme un langage – que Lacan formule le plus rigoureusement ce rapport à l'avoir : « l'homme n'est pas sans l'avoir ; la femme est sans l'avoir ». Il y a du « sans » des deux côtés, mais dissymétriquement. Le phallus fonctionne en effet comme pur trait différentiel, sans contenu (signifiant sans signifié), pur opérateur par rapport auquel chacun aura à se ranger ou à se compter d'un côté ou d'un autre. Ce qui n'est pas sans soulever une question de fond : si entre les sexes il n'y a que *différence*, comment peut-on penser quelque chose de l'ordre d'une *égalité* ? La réponse, comme souvent avec Lacan, consiste à décaler le problème... d'une apostrophe. La question de l'égalité perdant tout sens puisqu'il n'existe que de la différence, c'est celle d'une *légalité* des sexes qui exige de trouver une réponse.

Que cette légalité soit attendue de la logique phallique est une chose. Une autre en est de relever le gant que la question de la sexualité féminine ne cesse de jeter à la théorie analytique.

Car depuis le début, on l'a dit, le doute persiste, et une question lancinante insiste – du côté des femmes, souvent, mais pas seulement : la logique phallique, aussi irréfutable soit-elle, est-elle suffisante ? Épuise-elle la question du féminin ? Soixante ans après Jones, Lacan reprend : « il convient d'interroger si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme⁴⁶ ». Mais si l'interrogation de Lacan ne lui est pas propre, la solution qu'il élabore est, elle, particulièrement originale et exemplaire. Elle va prendre à bras le corps la contradiction où nous laissent les prémisses auxquelles on a abouti : comment tenir à la fois que seule la logique phallique régit la « déclaration de sexe », mais que, néanmoins, s'inscrire du côté des femmes implique une part non soumise à cette logique.

Car il s'agit bien de logique, en effet : la question du sexuel ne se pose plus chez l'être parlant du côté du naturel mais du côté du formel, et Lacan traite explicitement la question sur ce plan-là : tout est phallus ? Oui, mais *pas-tout* s'y soumet.

Arrivés à ce point, et avant d'explorer comment Lacan s'empare de la logique pour la détourner à son profit, il faut faire l'aveu de notre embarras. On sait que son recours tant à la topologie qu'à la logique est récuser dans son principe même par les tenants de ces sciences. *Pas tous* les psychanalystes sont en mesure de prendre parti dans ce débat ! Mais beaucoup peuvent en tout cas témoigner d'une chose : les résultats auxquels aboutit Lacan – mais aussi les tours et les détours de pensée auxquels obligent ces emprunts justifiés ou non – enrichissent singulièrement ce que la théorie analytique parvient à formuler. De toute façon, l'extraterritorialité de l'inconscient et l'hétéronomie de la logique du signifiant par rapport à celle de la pensée commune laisse incontournable et lancinante la question des moyens que l'on peut se donner pour penser cet inconscient. Peut-on, par exemple,

trouver acceptable de parvenir à des résultats pertinents avec des outils qui ne le sont pas ? Ou encore, que dire de ces outils : qu'ils relèvent de l'analogie, de la métaphore – de la poésie peut-être... ? On sait bien que si l'on veut parler d'amour, il n'y a que la poésie. Mais quand même ! On pense bien que Lacan convoque la logique aussi à d'autres fins... Il reste cette sorte de grand écart auquel il se livre : sa volonté d'un côté (ce fantasme ? ce rêve ?) d'une formalisation ultime (ses « mathèmes » qui visent à une transmission... sans mots) et sa suggestion, d'un autre, que « ses petites lettres » sont là « pour nous faire causer ».

Quoiqu'il en soit, risquons-nous à exposer les incartades de Lacan en la matière : car, après tout, si \forall est refusé dans l'écriture, « pas-tout » lui peut être reçu dans la langue ordinaire et y produire son effet !

Il se trouve – et ce n'est pas un hasard, bien sûr – que cette question du féminin n'est pas la première occasion pour Lacan de s'en prendre à l'univocité qu'il prête à la logique classique : lors de son séminaire sur *L'identification*, il plaide pour une révision de cette logique au profit d'une « logique élastique⁴⁷ » qui réintégrerait la fonction du sujet comme « celui qui porte la parole », mais aussi la question de son rapport à l'objet *a* (comme coupure).

Dans le schéma classique où quatre types de propositions sont codifiées à partir de deux couples d'oppositions – universelle et particulière, affirmative et négative –, le principe de non-contradiction, avec celui de tiers exclu, fait figure de pilier intangible. Pourtant, souligne Lacan, avec l'inconscient et la logique du signifiant qui s'en dégage, on ne peut pas tenir pour légitimement établi que tout ce qui n'est pas vrai est faux ni que tout ce qui n'est pas faux est vrai⁴⁸. Et Lacan propose deux « barbarismes » logiques, « pas-tout » et « pas-aucun » qui subvertissent substantiellement la logique traditionnelle.

Mais après tout, sur deux points fondamentaux, on peut déjà trouver chez Freud des antécédents à une telle opération. Quand nous notions qu'il soutient que ce qu'il avance sur le phallus vaut pour les deux sexes, il en fait, en droit, un universel. Néanmoins, quand il ajoute : mais on ne peut, en fait, le décrire correctement que pour le garçon, son invocation des « circonstances externes défavorables » ne masque pas son discret aveu de circonstances tout au contraire « internes⁴⁹ ». Comme s'il devait bien se résoudre : il s'agit d'un universel, certes, mais descriptible pour pas-tous...

De même, un second point existe chez Freud qui peut relever d'une même subversion. Il s'agit d'une universalité qui ne prend son sens qu'à partir du moment où un élément au moins peut y faire exception : c'est le cas de la formulation de l'interdit de l'inceste, dans *Totem et tabou*, où l'interdit ne trouve en effet sa valeur d'universalité que du fait qu'au moins un – le père de la horde primitive – s'y trouve soustrait. Ce n'est sûrement pas par hasard si Freud s'est vu dans la nécessité d'inventer un tel mythe, quand il se trouve que c'est bien à nouveau autour de cette fonction paternelle que Lacan va inventer sa logique élastique⁵⁰, pour y puiser ce qui sera au fondement de sa définition en apparence paradoxale de l'universalité : on peut parler d'un tous soumis à la castration à cette condition qu'il y en ait *au-moins-un* qui n'y soit pas soumis. En effet, défend-il, pour constituer une classe, il faut déterminer la possibilité de l'absence d'un trait qui la distingue :

c'est à partir de là seulement qu'on pourra ensuite poser une classe où ce trait ne peut pas manquer⁵¹.

Cet éclairage renouvelé sur les catégories logiques lui permet alors de proposer quatre formules (dites « formules de la sexuation ») qui, regroupées deux à deux, disent comment, à partir de la logique phallique, s'inscrit la bipartition des sujets parlants dans une identité d'homme ou de femme. Il nous suffira ici d'indiquer le principe de ces formules. Lacan les commente à plusieurs reprises, mais son séminaire *Encore*⁵² (dont l'édition est illustrée de *L'extase de Sainte-Thérèse* du Bernin) constitue le temps fort de sa réflexion sur la jouissance féminine. Voici ces quatre formules retranscrites dans leur « traduction ordinaire » :

HOMMES	FEMMES
<p>PARTICULIERE AFFIRMATIVE</p> <p>= \mathcal{B}</p> <p>Il existe au moins un homme qui n'obéit pas à la fonction phallique</p>	<p>PARTICULIERE NEGATIVE</p> <p>/ \mathcal{B}</p> <p>Il n'existe pas de femme qui fasse exception à la fonction phallique</p>
<p>UNIVERSELLE AFFIRMATIVE</p> <p>= \forall</p> <p>Tous les hommes sont soumis à la fonction phallique</p>	<p>UNIVERSELLE NEGATIVE</p> <p>- \forall</p> <p>C'est pour pas-toute femme que la fonction phallique s'applique</p>

Ces formules représentent quatre cas de figure possibles mettant en jeu la fonction phallique. Elles n'ont de consistance que si elles sont regroupées deux par deux, côté hommes et côté femmes ; chacune des deux formules étant à lire, à droite comme à gauche, à la lumière de l'autre : le *tout* par rapport à l'exception, côté hommes, et, côté femmes, le *pas-tout* par rapport à l'absence d'exception.

Qu'y lisons-nous alors ?

Que, du côté hommes il y a une dimension d'universalité : ils constituent un ensemble ; on peut dire « L'homme ». Mais, du fait de l'existence de l'*au-moins-un* qui nie la fonction phallique, il s'institue pour eux un lieu – fantasmatique – de jouissance absolue (dite « *jouissance de l'Autre* »), non soumise à la castration, lieu de jouissance inaccessible et interdite : cette limite de la castration laisse alors les hommes dans une jouissance exclusivement phallique⁵³.

Mais qu'au contraire, côté femmes, aucune des deux formules n'exprime l'universalité ; que pour elles, d'autre part, la fonction phallique n'est pas limitée comme pour les hommes par l'exception d'un sujet soustrait à la castration.

Qu'est-ce que cela implique ?

Que pour les femmes, à la différence des hommes, rien ne vient limiter le lieu de leur jouissance comme jouissance absolue et interdite : l'interdit de l'inceste ne s'inscrit pas de la même manière pour les hommes et pour les femmes. Mais aussi, toujours contrairement aux hommes, que les femmes ne constituent pas, du point de vue de la fonction phallique, un ensemble universel : on ne peut pas

⁴⁷ J. Lacan, *L'identification*, inédit, séminaire du 21 février 1962.

⁴⁸ Pour les logiciens, une telle affirmation relève d'une totale mésinterprétation de la notion de vérité : la vérité logique ne peut pas être l'attribut de quelque contenu que ce soit ; c'est une « valeur ». Quant au quantificateur « pas-tout », ce qui lui est objecté, c'est que l'on ne peut pas isoler un quantificateur des variables qu'il est censé lier dans les formules. Le signe \forall ne peut ainsi pas être extrait comme ayant un sens indépendant.

⁴⁹ « Des circonstances externes et internes défavorables font que les informations dont je vais faire état portent principalement sur l'évolution sexuelle d'un seul sexe, à savoir le sexe masculin. » (« Les théories sexuelles infantiles », in *La vie sexuelle*, op. cit., p 16). On peut rapprocher cela de la remarque du même ordre faite par Lacan qui parle, lui, de « raison interne » (cf. note n°13).

⁵⁰ En remarquant par exemple qu'il est impossible de dire : « Je connais un x tel que cet x est Père symbolique ». Seule une proposition comme : « Il n'existe pas de x tel que la propriété d'être Père symbolique ne s'applique pas à x » serait pertinente, l'existence du Père symbolique étant purement signifiante.

⁵¹ Lacan fait ici appel aux « cadrans » de Ch. S. Pierce.

⁵² Jacques Lacan, *Encore*, Editions du Seuil, 1975 (séminaire des années 1972/1973).

dire « La femme »... et on connaît le « slogan » qui en a résulté : « *La femme n'existe pas* » – à lire, car c'est écrit, avec la barre – *La femme n'existe pas-toute*, au titre de l'universalité phallique.

Mais « être *pas-toute* » soumises à la fonction phallique ne signifie pour autant pas que les femmes n'y soient pas soumises du tout : elle y sont soumises, mais de façon contingente. De ce fait, elles entretiennent un rapport à la jouissance différent de celui des hommes, un rapport *autre*. Lacan conçoit cette jouissance comme une jouissance *supplémentaire* (entendons dans ce mot une rupture avec le « *complémentaire* » que la pensée commune prête volontiers à la relation homme-femme).

Nous avons dit que pour l'homme la *jouissance de l'Autre* est interdite et que la jouissance phallique est, elle, marquée du sceau de la castration. Pour les femmes en revanche la *jouissance de l'Autre* n'est pas interdite ; ce qui fait limite est de l'ordre de l'*impossible*, mais laisse cette marge d'une jouissance *supplémentaire* : d'« être *pas-toute* » phalliques, elles gardent cette possibilité d'effusion dans l'*autre jouissance* qui marque, au delà du corps, l'affinité élective de la jouissance de la femme à l'égard de la question du manque dans l'Autre, lieu d'incomplétude où peut s'épanouir par excellence ce qui ne procède pas de la jouissance phallique. Lacan rapproche encore cette jouissance (d'où la couverture d'*Encore*) de l'extase mystique, « cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien⁵⁴ ».

Il faut insister sur le fait qu'une telle opération ne permet en aucun cas de constituer des « identités sexuelles » ne serait-ce que du fait qu'« il n'y aucune identité et que très précisément là où il s'agit de ce qui est posé comme vrai, à savoir Φ de x , c'est justement à ce niveau que les deux universelles ne peuvent se rejoindre, l'universelle du côté gauche ne s'opposant de l'autre côté, du côté droit, qu'au fait qu'il n'y a pas d'universelle articulable⁵⁵ ». Reste pour tout être parlant « quelconque » (c'est-à-dire quel que soit son « destin » anatomique) à se « ranger sous une bannière⁵⁶ », d'un côté ou de l'autre.

Notons enfin qu'une tentative identique – dessiner de telles « bannières » – avec des formules canoniques ne peut mener qu'à l'échec : si dans la proposition « c'est pour *pas-toute* femme que la fonction phallique s'applique » (proposition universelle négative), la négation, au lieu de porter comme ici – indûment – sur le tout (*pas-tout*) portait – comme il se devrait – sur l'implication de la fonction phallique, la proposition qui en résulterait reviendrait à dire : « aucune femme n'a le phallus » (puisqu'on aurait : « c'est pour toute femme que la fonction phallique ne s'applique pas »), ce qui, conjoint à la proposition symétrique : « tous les hommes ont le phallus », nous ferait retomber dans l'ornière dont nous cherchons à nous arracher, cette opposition *avoir/ne pas avoir* étant précisément ce qui est récusé.

Car, répétons-le, il ne s'agit pas d'une problématique de l'*avoir* mais tout au contraire d'une problématique de *castration* : dire par exemple que « tous les hommes sont soumis à la fonction phallique » ne signifie rien d'autre que « tous les hommes sont soumis à la castration ».

La clinique ne contredit pas une telle conception : que les hommes plus que les femmes aient vocation à « faire univers » n'est pas douteux ; « armée » ou « église » – mais aussi partis politiques ou syndicats, voire associations, cercles, clubs ou autres : leur ordinaire les fait tendre vers le « tous ». Quant aux femmes, qu'elles se sentent moins soumises à une même loi est d'expérience quotidienne. Elles ne se laissent pas absorber dans une généralisation immédiate : c'est plu-

⁵³ C'est dans le fait « que c'est par la fonction phallique que l'homme comme tout prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un x par quoi la fonction Φx est niée que se fonde la fonction du père, [...] que se fonde l'exercice de ce qui supplée par la castration au rapport sexuel ». A savoir le fantasme qui « tente de suppléer à ce qui d'aucune façon ne peut se dire » (*Encore, op. cit.*, pp. 74 et 76).

⁵⁴ Jacques Lacan, *Encore, op. cit.*, p. 71. Lacan ajoute : « cette jouissance [...], n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'ex-sistence ? »

⁵⁵ Jacques Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, inédit, séminaire du 3 mars 1972.

⁵⁶ Jacques Lacan, *Encore, op. cit.*, p. 68.

⁵⁷ C'est ce que Don Juan met en scène dans son « mythe féminin », avance Lacan. Il a les femmes une par une. Il les compte : *mille e tre*, ça fait liste mais pas totalité.

⁵⁸ Michèle Montrelay, « Les problèmes de la féminité », in *Sexualité féminine*, Encyclopædia Universalis.

tôt une par une, cas par cas, c'est un ensemble ouvert⁵⁷. D'où d'ailleurs la difficulté de répondre à la question de ce qu'est *une femme*. Toute l'hystérie en témoigne – et l'on sait comment le questionnement obstiné sur « l'autre femme » ne peut jamais répondre au mystère de la propre féminité d'aucune.

Toutefois – car tous les « inconvénients » ne sont quand même pas de leur côté ! – les femmes ont-elles peut-être cette chance d'avoir un accès moins « barré » que les hommes à un ordre qui les transcende. « Sans doute pour l'homme aussi bien que pour la femme », écrit Michèle Montrelay⁵⁸, « l'ordre signifiant est-il le lieu et la «raison» de toute érogénéité. Ce qui apparaît cependant comme spécifiquement féminin, c'est, d'une part, la nature de l'objet perdu, refoulé, et, d'autre part, le caractère immédiat de l'accès possible de la femme à l'ordre signifiant. [...] Il semble bien que le *transport* dans le signifiant, par lequel la jouissance féminine peut en dernier ressort se définir ne puisse pour l'homme se produire sur un mode aussi radical. Comment celui-ci pourrait-il en effet, dans le plaisir, s'abandonner à ce dont il a la maîtrise, à ce dont il joue pour faire jouir ? » Michèle Montrelay invoque alors « le réel fonctionnel, anatomique du sexe masculin [qui ferait] écran entre l'homme et le signifiant », alors que pour la femme, « plus que telle ou telle région du corps », ce serait le signifiant qui serait « l'organe véritable de la jouissance ». Peut-être n'est-il même pas nécessaire de faire appel ici au réel : on sait à quel point la pesanteur du phallus imaginaire suffit à embarrasser l'homme...

MISÈRE ORDINAIRE

Car, il faut bien le dire, on ne peut pas concevoir la castration symbolique comme un *état* dans lequel, une fois qu'il serait atteint, on planerait en toute sérénité. D'une certaine façon cette pesanteur phallique que nous évoquions reste toujours comme en toile de fond dans l'ordinaire du sujet, et le phallo-narcissisme demeure ce qui l'arrime à la quotidienneté de sa relation à l'autre. Si castration symbolique il y a, cela ne peut se penser que comme par éclairs, dans des *moments* de grâce, ou d'apesanteur, pour garder notre image. Moments d'ouverture au désir, moments de vérité où quelque chose de l'altérité peut se dévoiler et une rencontre, au sens fort du terme, prendre corps.

La difficulté est que s'il y a un point qui fait complicité entre l'homme et la femme, c'est bien leur commune incapacité à se défaire fondamentalement de leur croyance dans le phallus imaginaire ; à leur insu, c'est même bien souvent ce qui leur sert de référence partagée. Chacun d'un point de vue différent, bien sûr, mais dans le même aveuglement obstiné : l'homme s'en infatuera, la femme s'en méfiera, voire se rebellera, comme trahie par cette part d'elle qui ne met pas toute sa confiance sous le signe du phallus.

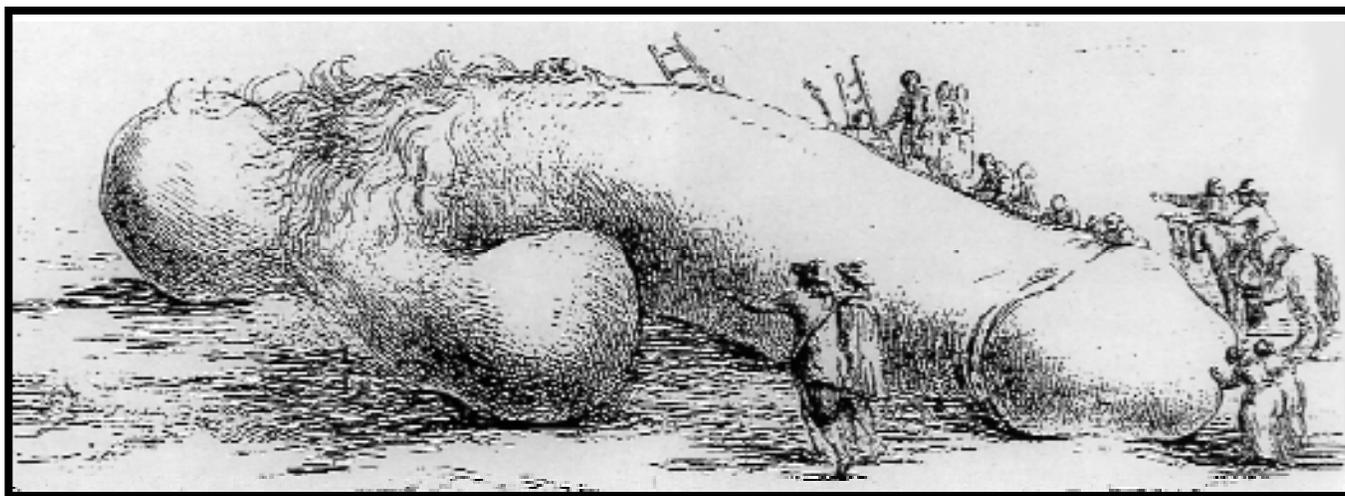
Où nous retrouvons ce « quelque chose de ridicule » et ce « quelque chose d'égaré » qui nous avaient donné notre point de départ. Nous pouvons maintenant entendre ces deux « quelque chose » comme un reste, le reliquat inéluctable de la nécessaire médiation phallique : elle est nécessaire pour que l'opération – l'assomption subjective ou « désirante » – ait lieu, mais elle n'intervient pas sans laisser quelque trace : chez l'homme, le ridicule de la prétention et de l'infatuation phallique et, chez la femme, l'égarement de cette part comme laissée à vau l'eau par l'absence de « garantie » qui est le prix à payer du *pas-tout* phallique.

Les discours qui en témoignent forment une bonne part de ce

qui s'entend sur les divans des analystes ; il n'y a pas pour autant à les confondre avec des « thèses » que défendrait ou justifierait la théorie analytique : le « phallogentrisme » n'est pas une invention de l'analyse, c'est une vérité qui insiste ; et on ne peut, comme l'a fait Freud dès le début, que témoigner de façon obstinée de ce qui s'entend du côté du symptôme et du fantasme. Ça existe et c'est têtue...

Que le nécessaire détour par l'articulation au phallus, élément tiers, rende le rapport direct et immédiat des sexes entre eux impossible est la première conséquence de la non-convergence des jouissances : entre la jouissance tout entière soumise à la fonction phallique – même limitée – de l'homme et la division de la jouissance de la femme entre jouissance phallique et *autre* jouissance, il n'y a aucune complémentarité possible.

Personne n'ignore plus cette affirmation parmi les plus « scandaleuses » de Lacan : « il n'y a pas de rapport sexuel ». « Bien entendu », dit-il lui-même, « ça paraît un peu zinzin, un peu éffloupi !⁵⁹ ». Ce n'est pourtant que la façon la plus radicale de dire ce qu'il en est, du fait de la disparité des jouissances (de la disparité logique entre l'universel et le *pas-tout*⁶⁰), de l'impossibilité du *Un* impliqué dans la « pré-tendue » (dit Lacan) union sexuelle – sinon dans le fantasme ; dans et par le fantasme, par la rencontre dans le fantasme de l'*objet a*, cause du désir, seule chose qui s'attrape quand on cherche à atteindre « sexuellement » l'*autre* du sexe. Qu'il y ait quelque chose qui « ne colle pas » dans la rencontre entre l'homme et la femme, que cette rencontre soit toujours sous le signe du « ratage », n'empêche pas que, comme on le dit pour se consoler sans doute, une cible, ça peut se rater de plus ou moins loin (ou de plus ou moins près !), et que le fantasme, il faut bien s'en contenter... On peut même essayer de le rendre moins opaque, d'en savoir un peu plus sur la façon dont on s'y articule comme sujet et la place qu'on y donne à l'*autre* comme objet ; on peut encore espérer en être ainsi un peu moins le jouet aveugle, transformant au terme d'une analyse, selon le mot de Freud, « le malheur névrotique en misère ordinaire ».



⁵⁹ Jacques Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, inédit, séminaire du 4 novembre 1971.

⁶⁰ Une telle disparité explique que Lacan dise du rapport sexuel qu'il n'existe pas parce qu'il ne peut pas s'écrire : il ne peut pas s'écrire comme le rapport d'un pôle sur l'autre (masculin et féminin), comme on écrirait le rapport a/b. Il est visible, dit-il aussi, que la grossière polarité *actif-passif* a tenté de suppléer à ce qui d'aucune façon ne peut se dire, à savoir le rapport sexuel.